

Revue de presse

Durée d'exposition

Mise en scène Camille Dagen
Un spectacle d'Animal Architecte



©Camille Padilla et Lucas Horenburg

« *Durée d'exposition* (...) s'étoile pour mieux diffracter et à vrai dire masquer ou plutôt distancer, retenir si l'on veut (comme on le dit d'un cheval devenu incontrôlable suite à une déflagration sonore et visuelle) le noyau intime qui en est le moteur : la séparation après la rencontre qui est aussi celle du spectateur au sortir d'un spectacle aimé et déjà dans la mélancolie de sa nostalgie. »

Jean-Pierre Thibaudat pour Médiapart

« Camille Dagen aussi, surtout, dont la si délicate *Durée d'exposition* conjugue avec humour et tendresse secrète les séparations sentimentales comme les surgissements et disparitions du théâtre, ce lieu à la fois éphémère et indestructible...»

Fabienne Pascaud pour Télérama

« Le spectacle joue ainsi avec la perception et les tours qu'elle nous joue. Et il le fait d'une manière qui ne ressemble pas à ce que l'on a l'habitude de voir. Ce n'est pas une performance, ni une pièce ni une expérience, mais du théâtre comme peuvent en inventer deux jeunes femmes d'aujourd'hui. »

Brigitte Salino pour Le Monde

« Composée de tableaux interprétés par les excellents Hélène Morelli et Thomas Mardell, *Durée d'exposition* ne cherche pas à raconter quoi que ce soit. Surtout pas la rupture amoureuse, leitmotiv dont les deux comédiens s'emparent de manières très diverses au plateau. Comme pour mesurer leurs limites. Pour prendre les parfaites dimensions de leur pratique, avant de tenter un dépassement. Bien qu'organisés selon un ingénieux parallèle avec le protocole de la photographie argentique, ces expérimentations sont pleines de la liberté qui les a vues naître. C'est là la grande réussite de *Durée d'exposition*, que de réussir à concilier une solide réflexion sur le geste théâtral, et un plaisir manifeste du jeu. »

Anaïs Heluin pour sceneweb.fr

« Nul doute que les magnifiques expériences de Camille Dagen et de son collectif, *Animal Architecte*, où l'immanence humoristique d'un «théâtre du présenter» côtoie les lubies métaphysiques de la scène moderniste, constituent bien plus qu'une émergence opportune. Elles augurent l'avènement d'un nouveau théâtre de l'image, aussi performatif que définitif, dont les cristaux d'argent s'atomisent encore en nous, par-delà toute séparation. »

Pierre Lesquelen pour I/O Gazette

« La jeune actrice et metteuse en scène Camille Dagen, du haut de ses 26 ans, y fait preuve de beaucoup de talent : une composition dramaturgique fine, un texte intelligemment conçu et un dispositif qui permet de tirer du plaisir des nombreuses facettes du théâtre contemporain, depuis la lecture-performance jusqu'à l'inclusion du spectateur, de l'action minimale au grand geste, du rire aux larmes. »

Barbara Burckhardt pour Theater Heute



MEDIAPART

Le 26 mars 2019 par Jean-Pierre Thibaudat

Wet, un festival qui se mouille, la preuve par Camille Dagen

Pour sa quatrième édition, le festival Wet piloté par le CDN de Tours et consacré à la jeune création proposait neuf spectacles. A nos yeux qui n'ont pas tout vu, se détachait du lot « Durée d'exposition », un spectacle conçu par Camille Dagen.

(...)

Neuf spectacles dont un

Cette année, un spectacle sortait du lot par son originalité, *Durée d'exposition* de Camille Dagen, metteuse en scène et actrice, qui a fondée avec la scénographe Emma Depoid la structure de création Animal Architecte.

Parmi les neuf spectacles au programme, plusieurs surfaient avec plus ou moins de bonheur sur la vague sociale (immigration, genre, écologie) ou politique voire politicienne, d'autres avaient une approche plus burlesque ou résolument potache, d'autres encore amorçaient un univers plus poétique. Bien malin celui qui pourrait canaliser *Durée d'exposition* dans une catégorie. En général, dans ces cas la on se défousse en parlant de « spectacle expérimental », une tarte à la crème qui ne mérite que d'être retournée contre ceux qui la profèrent par un prompt entartage.

Ni création collective, ni collectif, ni création d'une pièce écrite préalablement, *Durée d'exposition* est un spectacle conçu et mis en scène par Camille Dagen en collaboration avec Emma Depoid (scénographie et costumes) avec laquelle elle forme un binôme, mais aussi créé par l'acteur Thomas Mardell et l'actrice Hélène Morelli, la dramaturgie étant assurée par toute l'équipe et Yannick Gonzalez. Il en va de cette dissémination comme du spectacle *Durée d'exposition* qui s'étoile pour mieux diffracter et à vrai dire masquer ou plutôt distancer, retenir si l'on veut (comme on le dit d'un cheval devenu incontrôlable suite à une déflagration sonore et visuelle) le noyau intime qui en est le moteur : la séparation après la rencontre qui est aussi celle du spectateur au sortir d'un spectacle aimé et déjà dans la mélancolie de sa nostalgie.

Si la photo est bonne...

Camille Dagen propose un jeu : « Transposer au plateau chacune des étapes d'un manuel photographique. » Soit une enfilade de règles ou manipulations froidement techniques qui vont de la prise de vue d'un appareil argentique avec pellicule jusqu'au développement en chambre noire, puis à l'apparition de la photo dans le révélateur avant le bain d'un fixateur, sachant que si l'on ouvre la porte de la chambre noire et que le jour entre au cours du processus, tout risque de s'effacer. De la boîte noire qu'est l'appareil à la chambre noire qu'est le labo, la nuit sied au photographe comme elle sied au théâtre et donc au présent de la représentation. Un présent que les deux acteurs énoncent avec force détails (la ville où cela se passe, le lieu où l'on est, etc.). Le temps s'égrène depuis l'entrée des spectateurs dans le cadran d'une horloge électrique avant de laisser place aux différents points numérotés de la prise de vue et du développement : « 9. Rembobinez la pellicule impressionnée », « 10. Votre pellicule doit être à présent développée : laissez opérer dans une cuve opaque le traitement

chimique qui transformera l'image latente en image visible ».

L'horloge électronique revient à la fin pour dévider ses minutes et secondes, juste avant le noir qui clôt l'exposition à la lumière du spectacle, noir semblable à celui qui obture l'objectif de l'appareil au moment du déclic. Infini est ce jeu métaphorique qui parle de « surface sensible », « révélateur », « instant décisif ». Tout cela sous-tend *Durée d'exposition*.

Et plus encore : tout du spectacle est là exposé sous nos yeux ; depuis la vie de l'équipe du spectacle jusqu'aux dimensions du théâtre où nous sommes. Mais, on le sait, il n'y a plus rien de mystérieux qu'une photo sous-exposée ou surexposée. C'est là, insondable, le ressac de la disparition. Dans *La Chambre claire* (son livre sur la photographie), Roland Barthes rapporte ce dialogue entre Kafka et son ami Janouch. « La condition préalable à l'image, c'est la vue », dit l'ami. A quoi Kafka rétorque : « on photographie des choses pour se les chasser de l'esprit. Mes histoires sont une façon de fermer les yeux. » *Durée d'exposition* ferme les yeux mais les rouvre à nouveau et les referme encore, c'est un spectacle qui ne cesse de clignoter.

Alors, dans les interstices de ce qui vient à manquer, de ce qui a été perdu, on jouit de la consolation que nous offrent ces écrans de la séparation que sont la fin de la *Bérénice* de Racine ; ou la fameuse scène dans la chambre d'Antoine-Jean-Pierre Léaud où Delphine Seyrig, femme mûre, cède au désir du jeune homme en s'offrant à lui mais en lui signifiant que c'est la première et la dernière fois, qu'ensuite elle disparaîtra (*Baisers volés* de Truffaut) ; ou encore, plus gaguesque, Céline Dion chantant « My heart will go on ». Sans compter d'autres textes non identifiés ou personnels, glissés sous la porte du spectacle comme une lettre d'amour, au fil de la surface sensible du travail.

Comme le disent dans ce dialogue Thomas Mardell et Hélène Morelli qui portent le spectacle autant qu'ils accompagnent les personnages ambivalents qu'ils interprètent : « Lui. Dans le cadre de ce spectacle on peut divaguer », « Elle. Dans le cadre de ce spectacle, on peut ne pas être dupe », « Lui. Dans le cadre de ce spectacle, quelque chose peut se dérégler ».

Comme Marion Siéfert (repérée, elle aussi, au festival Wet), mais par de toutes autres voies, Camille Dagen aime le théâtre dans son débordement. Ces deux metteuses en scène étaient élèves à l'École normale supérieure quand le théâtre les a enlevées. Marion est partie en Allemagne, Camille est entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg dont elle est sortie après trois années intenses. Une salle du TNS porte le nom de Klaus Michael Grüber. Camille Dagen est trop jeune pour avoir vu sa *Bérénice* mais son spectacle rêve de s'en souvenir.

Le Monde

Le 4 février 2020 par Brigitte Salino

« Une scène pour faire défiler le temps »

Camille Dagen et Emma Depoid explorent le quotidien et la perception des sentiments dans « Durée d'exposition », en tournée.

Comme son titre l'indique, *Durée d'exposition* fait référence à la photographie. Mais ce n'est pas un spectacle sur la photographie. Ses deux auteures, Camille Dagen et Emma Depoid, s'en servent comme d'un cadre qui leur permet d'explorer une autre durée d'exposition : celle de la représentation, qui naît dans la nuit du théâtre, s'offre au regard puis s'efface, laissant dans la mémoire des traces souvent aussi fragmentées que le réel. Le spectacle joue ainsi avec la perception et les tours qu'elle nous joue. Et il le fait d'une manière qui ne ressemble pas à ce que l'on a l'habitude de voir. Ce n'est pas une performance, ni une pièce ni une expérience, mais du théâtre comme peuvent en inventer deux jeunes femmes d'aujourd'hui, solidement formées à l'école du Théâtre National de Strasbourg (TNS), dont elles sont sorties en 2017, et de l'Ecole normale supérieure, pour Camille Dagen.

Durée d'exposition est leur premier spectacle. Leur enfance de l'art, en somme. Elles ont travaillé avec un comédien, Thomas Mardell, et une comédienne, Hélène Morelli, qui eux aussi viennent de l'école du TNS. Au début, ils disent que dans leur équipe, tous sont nés après la chute du mur de Berlin, et tous ont déjà perdu quelqu'un. Cette perte s'entend au sens large : ce peut être aussi celle d'un amour, qui traverse le spectacle.

« Être là et regarder »

Sur le plateau, il y a un trapèze, des projecteurs sur pieds, un écran et une horloge où défilent les minutes. Car le temps est compté, comme sont décomptées les étapes d'une prise de vue dans la photographie argentique. Toutes s'inscrivent clairement sur l'écran, de la première « *Vérifiez que votre appareil est en votre possession et en état de marche* », à celle, longue à exposer, de la fixation de l'image.

Au cadre défini par ces conseils s'ajoutent des cadres dessinés sur le plateau par des rubans adhésifs. On pourrait penser qu'ils sont là pour prémurer contre les aléas de la prise de vue ou l'emprise du jeu. Ils ne font que renforcer le hors-cadre, tout ce qui déborde et nous déporte dans la conscience du quotidien et la perception des sentiments. C'est ce terrain que le spectacle explore, non sans humour ni mélancolie. Il saute les ruisseaux entre *Bérénice*, de Racine, un sonnet de Shakespear, un dialogue de Truffaut, ou une page de Maupassant. Il effeuille les peurs de l'abandon, s'amuse à danser sur une chanson forcément hurlée de Céline Dion, il s'offre des gestes enfantins, il s'attriste et se reprend parce qu'il préfère aux larmes un seau d'eau versé sur la tête et que, surtout, il ne veut ni peser ni ennuyer, mais juste, comme on l'entend dire, « *être là et regarder* ». Soit, prendre la mesure de la durée d'expositions de jeunes vies.



Le 25 mars 2019 par Anaïs Heluin

« À WET°, la jeune création fait la pluie et le beau temps »

Après le succès des trois premières éditions du singulier festival WET°, la création émergente a pour la quatrième année investi le Théâtre Olympia – CDN de Tours et plusieurs lieux de la métropole. Ce dernier cru fut l'occasion de quelques découvertes dont *Durée d'exposition* de Camille Dagen avec Hélène Morelli et Thomas Mardell, et d'autant de déceptions.

(...)

Cette année Camille Dagen, la nouvelle scénographe de Jacques Vincey depuis le départ de Vanasay Khamphommala qui a fondé sa compagnie Lapsus chevelü, présentait à WET° *Durée d'exposition*. De loin, la plus mature des neuf créations choisies par l'ensemble artistique parmi un nombre considérable – trop, peut-être, pour un groupe qui se renouvelle à moitié chaque année.

« Un herbier de moments ». Utilisée par Camille Dagen et Emma Depoid sous le nom de leur Cie Animal Architecte, l'expression exprime bien la nature fragmentaire de *Durée d'exposition*. Son côté à la fois ludique et extrêmement sérieux, méthodique. Composée de tableaux interprétés par les excellents Hélène Morelli et Thomas Mardell, *Durée d'exposition* ne cherche pas à raconter quoi que ce soit. Surtout pas la rupture amoureuse, leitmotiv dont les deux comédiens s'emparent de manières très diverses au plateau. Comme pour mesurer leurs limites. Pour prendre les parfaites dimensions de leur de leur pratique, avant de tenter un dépassement. Bien qu'organisés selon un ingénieux parallèle avec le protocole de la photographie argentique, ces expérimentations sont pleines de la liberté qui les a vues naître. C'est là la grande réussite de *Durée d'exposition*, que de réussir à concilier une solide réflexion sur le geste théâtral, et un plaisir manifeste du jeu.

(...)

Printemps 2020, par Thomas Flagel

« **Durée d'exposition** »

La première pièce de Camille Dagen mêle plaisir du jeu et expérimentation autour de l'art et de l'acteur.

L'une est scénographe, l'autre comédienne. Emma Depoid et Camille Dagen se sont rencontrées sur les planches de l'École du TNS dont elles sortent en 2017, un projet sous le bras. Ce sera *Durée d'exposition*, audacieuse tentative lo-fi de capturer le réel grâce à un laboratoire d'images entièrement dédié au jeu, activement dynamiteur d'imaginaires. Décrivant et suivant à la lettre le procédé photographique argentique dans un drôle de détournement, Camille Dagen se livre à un exercice de style « OuThéPo » (Ouvroir de Théâtre Potentiel), avec force contrainte créatrice.

Deux comédiens s'y délectent d'humour de situations, de contrepieds tout en suivant les étapes de constitution d'une image (choisir un sujet, cadrer, déclencher, rembobiner, développer...) qu'ils adaptent à la réaction in situ de vie sur un plateau. Thomas Mardell et Hélène Morelli, anciens camarades de promotion eux aussi, se lancent dans cette performance avec ce lâcher-prise qui nous ferait les suivre n'importe où. Leur quête de réalité passe par des actes répétitifs simples, comme par l'énonciation de données absurdes sur l'environnement du théâtre et l'équipe. Consigner l'ordinaire d'où l'on part face à un public envisagé comme pellicule témoin de ce qui sera mis ensuite en jeu, une petite heure durant.

Nous voilà réunis autour de séparations. Quelques vers de Bérénice et un emprunt aux *Baisers volés* de Truffaut pour seuls repères au milieu de scènes étranges, pleines d'actes machinalement répétés jusqu'à l'épuisement des corps afin de toucher au sublime d'instant suspendus, cueillant d'évidence. Sur un plateau quasiment nu, les sentiments se hurlent aussi bien au micro qu'ils se susurrent au détour d'un poème. Et si l'on ne comprend pas où l'on mène, si on se perd parfois en détours inutiles, c'est pour mieux abandonner son cérébral besoin de tout comprendre et se laisser surprendre. L'acuité envers l'infime se déploie, la part de désir se mêle au flou du souvenir sur fond de fumée et d'ambiance sonore électro. Les sentiments sont charriés avec la grandiloquence des premiers émois malgré la répétition d'étapes menant de la prise de vue au développement et au tirage. Le tout n'aura peut-être dupé qu'un battement de cils, mais quel battement.

Télérama

Le 19 décembre 2019 par Fabienne Pascaud

Festival Impatience 2019 : "Les Femmes de Barbe-Bleue" en tête d'un palmarès puissant

«À Impatience metteuses en scène et autrices frémissent d'invention, d'humanité, de théâtralité intense et partageuse. (...) Camille Dagen aussi, surtout, dont la si délicate **Durée d'exposition** conjugue avec humour et tendresse secrète les séparations sentimentales comme les surgissements et disparitions du théâtre, ce lieu à la fois éphémère et indestructible...»

Télérama | Sortir

Décembre 2019 par Joëlle Gayot

Une promesse pour un temps présent

« Le moteur de Camille Dagen est une saine colère née de la désillusion face à une société où l'individualisme a pris le pas sur la fraternité. La metteuse en scène de *Durée d'exposition* se dit frappée par la « très grand mélancolie » qui marque sa classe d'âge. En proposant un dispositif formel rigoureux (qui fait écho au développement de photos argentiques), elle souhaite revenir au tempo lent des durées du réel. Elle ne veut plus la médiation de l'image, qui « nous sépare les uns des autres ». »

Les Echos.fr

Le 19 décembre 2019 par Philippe Chevilly

Théâtre : « Les Femmes de Barbe- Bleue » remportent le prix Impatience

« Globalement cette 11e édition a impressionné par le professionnalisme, le côté abouti des propositions. Le niveau de jeu des comédiens, surtout, a surpris par sa qualité et sa modernité. (...) Sans oublier l'ovni poétique et intrigant de Camille Dagen, *Durée d'exposition*, présenté en clôture : une variation libre, inventive et émouvante sur la fabrication d'une photo, la création des images appliquées au théâtre.»



Le 28 mars 2019 par Pierre Lesquelen

Nous voici – séparés

« La matière du spectacle est totalement imaginaire et généralement non photographiable » estimait Claude Régy à propos d'un certain théâtre optique. Mais dans le nouveau dispositif oculaire qu'élabore Camille Dagen avec la scénographe Emma Depoid, l'irreprésentable advient précisément parce qu'il est photographiable, la boîte noire du théâtre se confondant, le temps d'une expérience rigoureusement chronométrée, avec la cuve opaque d'un révélateur. Les deux comédiens, Thomas Mardell et Hélène Morelli, commencent par instaurer un long protocole aussi technique qu'anecdotique, qui nous renseigne autant sur leur culture en cinéma catastrophe que sur les bas-fonds antiques du théâtre de Tours. Cet énième outrage au public, qui ne fait exister rien d'autre que l'espace scénique lui-même et les corps en présence, un « ici et maintenant » maintes fois convoité par la scène post-dramatique, verbalise très sérieusement sa convention essentielle : « nous ne sommes pas là pour faire ressusciter les morts. »

Et pourtant, lorsque la séparation glaciale de Rose et Jack, amants du Titanic (ranimés par cette fameuse mélodie populaire que l'un des interprètes « aime bien »), accompagne en négatif le slow pailleté d'un couple éphémère, on comprend que ce cadre mesuré à la craie ne sera qu'un seuil de perception, un outillage nostalgique rêvant de pétrifier la perte. Par des résidus raciniens, le spectre du désespoir amoureux vient alors se ficher dans l'objectif, et c'est par la dissociation des corps et des voix, par le battement hasardeux des projecteurs que l'icône scénique, vague et fondante, retrouve une irrégularité salvatrice. Nul doute que les magnifiques expériences de Camille Dagen et de son collectif, Animal Architecte, où l'immanence humoristique d'un « théâtre du présenter » côtoie les lubies métaphysiques de la scène moderniste, constituent bien plus qu'une émergence opportune. Elles augurent l'avènement d'un nouveau théâtre de l'image, aussi performatif que définitif, dont les cristaux d'argent s'atomisent encore en nous, par-delà toute séparation.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le 09 JANVIER 2020 par Nicolas Thevenot

Durée d'exposition, conception et mise en scène de Camille Dagen, au CENTQUATRE-Paris avec le Festival IMPATIENCE

Qu'est-ce que le théâtre ? La question pourrait écraser, être reléguée aux affaires académiques, ou au contraire passer pour tellement évidente que certains jugeraient inutile de s'y arrêter. De façon détournée mais profondément enthousiasmante, Camille Dagen ose la poser et tente avec nous d'y répondre par une ludique et sensible expérimentation. *Durée d'exposition* est conçu comme une performance pour une comédienne et un comédien obéissant au *modus operandi* de la photographie argentique : son mode d'emploi s'affiche sur un immense écran vidéo en fond de scène, instruction par instruction, depuis la mise en marche de l'appareil photo, le choix du sujet, le cadrage, jusqu'au développement et à la fixation de la photo, tandis que les deux comédiens, ainsi dirigés, progressent dans un processus expérimental séquencé dont ils sont manipulateurs et cobayes à la fois. A titre d'exemple, le cadrage se décline sur scène comme le cadre : l'explicitation de toutes les limites et contraintes qui s'imposent à ce spectacle-là : dimensions de l'espace de jeu, conditions de production, limites que les comédiens ne souhaitent dépasser dans leur travail...

La littéralité et la lisibilité de la structure dramaturgique évacuent de facto narration, fiction, personnages. Il ne reste rien. Et pourtant il y a tout. Et même, il y a ce qui manque à grand nombre de spectacles : l'instant en présence. Comme si, en se défaisant de ces encombrants colifichets, l'expérience théâtrale trouvait ici son origine : l'exposition d'un être devant d'autres êtres.

S'exposer ainsi semble aisé, et pourtant c'est probablement la chose la plus délicate à faire. Car il s'agit, dans une absolue détente, d'accepter d'en faire le moins possible, pour que ce qui a lieu s'enracine dans le nu de la vie, se déploie dans les harmonies de l'instant. Quelque chose qui aurait à voir avec le travail du clown, dans cette nudité de l'être, s'habillant du regard des spectateurs, se nourrissant de ces subtiles vibrations qui circulent entre scène et public. Il faut reconnaître à Hélène Morelli et Thomas Mardell cette magistrale qualité de présence, à fleur de peau, sans que pourtant ils ne s'interdisent avec nous la séduction ou la roublardise, ces traits de jeu rehaussant encore la transparence d'être qu'ils nous livrent avec une indéniable générosité sur le plateau.

Pour le spectateur, *Durée d'exposition* se joue en permanence sur plusieurs plans : celui de l'intelligence et celui de l'expérience, reliés par la même corde sensible. Lorsque surgit Bérénice et que résonnent les vers connus de tous, il ne s'agit plus seulement du drame de la séparation, mais également de la fin d'une durée d'exposition, ce moment d'émotion dont les rayons sensibles impressionnent les âmes de leur empreinte (formant l'image latente) comme le feraient les rayons lumineux sur la pellicule argentique. On l'aura compris : interroger ce qui fait l'étoffe et l'essence du théâtre à travers les mots et les instructions d'un autre processus artistique (la photographie), c'est faire jouer la métaphore, faire assaut de littéralité, c'est décentrer l'émotion pour mieux saisir l'opération, c'est mettre à distance du spectateur l'objet de son désir – le théâtre – pour en révéler la nature et en décupler la jouissance. C'est démystifier le fonctionnement de la machine pour conclure à ce noyau irréductible, ce monolithe de l'être en présence. A l'heure de la digitalisation massive de nos vies, de l'immédiateté des images numériques oubliées de leur nécessaire gestation, confondant dans le même geste prise de vue et publication, *Durée d'exposition* est cet éloge de la lenteur, de la vraie vie, de la juste durée des choses, d'un regard et d'une écoute au diapason de l'être.

Quand tant de spectacles cherchent à étreindre le politique sans se déprendre des formes qui dominent notre monde et imposent à nos vies leur esthétique et leur récit, il y a un réel bonheur et soulagement, de chaque instant, dans la découverte de cette jeune équipée s'emparant si justement de la forme théâtrale pour ce qu'elle est, viscéralement. C'est une promesse riche de révolutions poétiques à venir.



Janvier 2020, par Thomas Flagel

L'image manquante

Camille Dagen et Emma Depoid, diplômées de l'École du TNS en 2017, signent leur premier spectacle, Durée d'exposition, recherche de réalité par le prisme du procédé photographique.

Comme un jeu de contrainte dada visant à bousculer le morne train-train quotidien et la confortable position du spectateur, réceptacle passif d'histoires connues et de signes lisibles. Animal Architecte, fondé par la comédienne Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid après leur rencontre à Strasbourg, est à l'origine de cette performance théâtrale révélatrice de réel. L'acte photographique argentique, procédé complexe avec ses étapes immuables, est utilisé à la lettre par deux comédiens dans une tentative de reconnexion à la vraie vie. Point d'ancrage à la pièce, ils suivent un manuel avec ce qu'il comporte d'incongru au plateau pour des interprètes démunis d'appareil mais pas d'outils, à la recherche d'une image manquante. Sensation. Émotion. Trace de l'autre. « Être là, regarder, choisir un sujet, cadrer, régler, déclencher, rembobiner, développer, tirer. » De l'image latente à l'image finale visible, grâce au tirage, ses bains de révélateur, d'arrêt, de fixateur. Son rinçage aussi. Cette architecture – aux atours absurdes une fois décontextualisés de leur objet – guide pourtant une quête d'instantanés essentiels à trouver dans l'ordinaire des choses et des actes au plateau. Avec force errements et autres digressions déroutantes, le duo d'interprètes part en recherche de procédés pour toucher à la vie, le spectateur envisagé comme pellicule témoin, « surface sensible qui, au contact d'un rayonnement lumineux, réagit chimiquement ». Les émotions se traduisent bien en ondes électriques déferlant dans le corps, en transpiration, puis en rêves et souvenirs.

Durée d'exposition est l'histoire d'un manque sur lequel rebâtir, à combler par du désir. À créer depuis l'impalpable. Elle ne manque pas d'humour dans son énonciation terre à terre et frontale de données précises et incongrues sur le cadre de scène, les comédiens et les membres de l'équipe. Leurs vies, leurs champs d'actions et leurs limites. Il faut bien un sujet à tout projet, photographique ou théâtral. Le leur ? La séparation. Se télescopent des tirades de Bérénice et un monologue pastiché jusque dans son accent de *Baisers volés* de Truffaut, des actes performatifs au milieu de la fumée sur fond de musique électro atmosphérique et minérale. Le minuscule et l'anodin prennent la puissance de révélations grandioses, la répétition machinale des étapes d'un procédé transcrites dans les corps épuise les ressorts du geste et, peut-être, fait advenir cet obscur objet du désir, les yeux dans les yeux avec le public. Il en faut des chocs pour s'extraire de la torpeur de l'habitude : bassines d'eau jetées à la figure, harangue punk hurlée aux absents, bouts de poème à la simplicité nue, mais porteurs d'un lyrisme chatouillant les peines... Peu importe, finalement, cette image manquante, tant que le cheminement intérieur nous reconnecte avec l'autre, donc avec nous-même.

Theater heute

Janvier 2019, par Barbara Burckhardt

La fête du moment

(...)

Pour l'attribution du premier prix (une mise en scène à la saison prochaine au théâtre national) le public et le jury sont tombés on ne peut plus d'accord : la production qui emporte le festival vient de France et s'intitule *Durée d'exposition*. La française Camille Dagen y met en œuvre les chemins d'une réflexion dont le déroulement rigoureusement cadencé est assuré par deux interprètes d'autant plus espiègles que leur authenticité est bouleversante. « *Durée d'exposition* », voilà un terme presque oublié de la photographie argentique ; littéralement il signifie également la durée de la représentation, le moment où les corps sont sur scène. Cette soirée de 65 minutes suit dix règles pour la prise d'une photographie analogique et les transpose dans un jeu d'actes performatifs. Choisis un cadre ! Cela veut dire : reconnais les limites. Lui ne peut pas chanter ; elle ne peut pas pleurer sur commande, ni se déshabiller sur scène. Choisis un thème ! Le voici : la séparation. Racine entre alors en scène, dans d'épaisses volutes de fumée et dans la pénombre d'une profonde identification théâtrale. La lumière revient vite sur la scène nue et les paroles qui n'appartiennent à aucun rôle : « être là », telle est la devise de la soirée.

La jeune actrice et metteuse en scène Camille Dagen, du haut de ses 26 ans, y fait preuve de beaucoup de talent : une composition dramaturgique fine, un texte intelligemment conçu et un dispositif qui permet de tirer du plaisir des nombreuses facettes du théâtre contemporain, depuis la lecture-performance jusqu'à l'inclusion du spectateur, de l'action minimale au grand geste, du rire aux larmes.

La dernière étape, la transformation de l'image latente en une image visible, reste manquante. C'est sur leurs propres têtes que les performeurs versent la solution du bain fixateur, et l'image obtenue ne peut devenir immortelle qu'à travers notre souvenir – différente peut-être pour chacun des spectateurs. Alors seulement, se laisse retenir le moment théâtral évanescent, celui que cette mise en scène célèbre.



Avec Durée d'exposition, la jeune compagnie transdisciplinaire Animal Architecte parvient à gommer les frontières du genre théâtral en faisant du processus photographique un sujet sensible.

TEXTE: GWÉNAËLLE FLITI

Planches photographiques

« Pardon, mais le spectacle est complet, on va devoir vous mettre sur liste d'attente. »

Un mercredi de printemps, au théâtre La Loge, à Paris, c'est soir de première, à guichets fermés, pour *Durée d'exposition*, pièce hybride et interactive autour des étapes clés du procédé argentique et de notre rapport au réel. À l'initiative de cette création originale, il y a Animal Architecte, structure transdisciplinaire inclassable, dont les six membres, « tous nés après la chute du mur de Berlin », comme ils aiment à se présenter, combinent théâtre, performance, musique, philosophie et arts visuels.

19 heures, silence dans la salle. Sur scène, un duo d'acteurs s'emploie à suivre le déroulé d'un manuel de photographie projeté derrière eux : cadrer, régler, déclencher, rembobiner, développer, tirer, etc. Chaque étape donne lieu à un jeu performatif dont le but est de traduire le lexique technique, à la fois poétique et scientifique, de la photographie en expériences tangibles du quotidien. La pièce est ainsi truffée de métaphores et de parallèles. Camille Dagen, metteuse en scène, et Emma Depoid, scénographe, expliquent leur démarche : « *Durée d'exposition part de la sensation d'un manque de réel, un temps consommé plutôt que vécu, un repli du regard. [...] Notre hypothèse est que photographe, c'est retrouver le monde.* » Ainsi, poursuivent-elles, les acteurs sont des « laborantins du présent » qui « tentent de faire apparaître cette photographie de nos sensibilités, dont tout le spectacle est la durée d'exposition réelle ».

MÉLANGE DES GENRES

Sur la scène, qui devient tour à tour boîtier, studio et laboratoire, les dix étapes se succèdent pendant une heure, depuis « Vérifiez que l'appareil photographique en votre possession est en état de marche » jusqu'à « Votre pellicule doit à présent être développée ». Paroles et gestes minimalistes, chuchotements et cris, jeu résolument cocasse... les deux comédiens, Yannick Gonzalez et Hélène Morelli, embarquent le public dans un tourbillon

scénique. Ils attaquent par une énumération factuelle des limites pour évoquer le cadrage. Les réglages du boîtier prennent, quant à eux, la forme d'un changement de tenue. Et la surface sensible, celle d'un slow. Imaginez les artifices appliqués au choix du sujet, à l'instant décisif ou au bain d'arrêt ! L'ambiance est romantique, mais le spectateur goûte aussi à la tragédie classique de Racine, à l'improvisation, au cinéma de Truffaut et au burlesque. Un mélange des genres servi par un dispositif audiovisuel simple, mais audacieux, et par un binôme qui l'est tout autant. À noter que le rôle masculin ne craint pas de se mettre à nu – littéralement – et de dévoiler une certaine fragilité. À l'inverse, sa partenaire sur scène donne de la voix, faisant preuve d'une force manifeste. Occupant l'espace avec efficacité, les deux équilibristes offrent une prestation saluée par le public.

Et ce succès, Camille Dagen en est d'autant plus fière que *Durée d'exposition* n'a pas reçu de subventions : « *On a décidé que ce serait un choix et qu'on ne le subirait pas* », assume-t-elle. Pas les mêmes moyens qu'une superproduction certes, mais la pièce n'en souffre pas. Animal Architecte livre un premier spectacle « cérébral » – comme le décrit sa conceptrice –, dont l'ancrage dans le réel a directement été inspiré par la lecture de *Le Vie russe. Entre Sibérie et aujourd'hui* (éditions Allia, 2014), signé Guillaume Chauvin, auteur photographe au studio Hans Lucas. « *Ni livre photo ni journal de bord*, précise l'éditeur, mais plutôt une enquête contemporaine entre Moscou, Vladivostok et la Sibérie », basée sur l'expérience du quotidien, ce qui a fait germer chez le collectif l'idée d'un projet éditorial découlant de *Durée d'exposition*. En attendant, après quatre dates fin avril à La Loge et une variation interprétée à la Maison européenne de la photographie, la pièce part en tournée et devrait être au programme des festivals cet été, avant de poser ses valises dès la saison prochaine dans un nouveau lieu encore tenu secret. Animal Architecte sait garder son public en haleine. ●

Hiver 2018, Barbara Engelhardt

Été 2019, Gilbert Langlois

CÔTÉ COUR / LEVER DE RIDEAU

LES COUPS DE
CŒUR DE...



ALEXANDRE SCHLUB

BARBARA ENGELHARDT
DIRECTRICE DU MAILLON, SCÈNE
EUROPÉENNE DE STRASBOURG (67)



BRUNO SIMAO

LA PLAZA

EL CONDE DEL TORREFIEL
Avec *La Plaza*, le collectif barcelonais esquisse, avec humour, une civilisation empêtrée dans la contradiction entre responsabilité sociale de chacun et liberté individuelle.



MARIE CHARBONNIER

DURÉE D'EXPOSITION
CAMILLE DAGEN

Dans ce premier spectacle, le processus de réalisation d'une photographie se transforme en un jeu sur la question de la représentation et de la réalité. Le formidable duo de performeurs explore diverses facettes du théâtre contemporain.



BENJAMIN KRIEG

ORATORIUM
SHE SHE POP

Dans ce spectacle des Allemandes de She she pop, la parole est aussi portée par les spectateurs : quel est notre rapport à la propriété privée ? Le public se prête au jeu des prises de position orchestrées...

LES COUPS DE
CŒUR DE...



D.R.

GILBERT LANGLOIS
DIRECTEUR DU TANDEM
SCÈNE NATIONALE ARRAS DOUAI



SMAGH GOSSELIN

L'ILIADÉ ET L'ODYSSÉE
PAULINE BAYLE

Avec des acteurs virtuoses, un plateau dans son plus simple appareil, et une grande immédiateté de jeu, Pauline Bayle fait du diptyque d'Homère, une véritable jouissance théâtrale.



STEFAN BLAKE

ORESTE À MOSSOUL
MILO RAU

Interprété par des acteurs européens et irakiens, *Oreste à Mossoul* met en scène la violence du réel. Passé par le journalisme, Milo Rau pense que le théâtre peut changer le monde. Ses spectacles me travaillent au corps.



MARIE CHARBONNIER

DURÉE D'EXPOSITION
CAMILLE DAGEN

Cette pièce est une métaphore photographique de l'appareil théâtral. Hélène Morelli et Thomas Mardell fixent l'éphémère de la représentation.